


Quotidien National  :
T.M. : 37 176 L.M. : N.C.
SUISSE
MERCREDI 24 MARS 2010

LA LIBERTE

Jeanne Cordelier, la vie intrépide

INTERVIEW • Récit de quatre ans de prostitution, «La Dérobade» a fait sensation en 1976.
Trente ans plus tard, Jeanne Cordelier raconte l'autre moitié d'une vie haute en couleur.

ANNICK MONOD

Son autobiographie est sous-titrée «roman». Normal: Jeanne Cordelier est un personnage. Un vrai, de chair, de sang et d'encre. En 1976, munie d'un simple certificat d'études primaires, elle est devenue célèbre d'un coup en publiant «La Dérobade». Dans ce récit suivi d'un film, elle raconte quatre ans de prostitution. Les Américains diraient qu'elle est une survivante: violée par son père à 11 ans, mise sur le trottoir puis mariée sans amour à un gangster... Jeanne Cordelier, elle, préférerait sans doute qu'on la dise vivante – simplement. A 66 ans, elle vient de publier «Reconstruction», la chronique de la seconde moitié d'une vie peu banale.

On commence sur une plage sri-lankaise, un voyage payé avec les droits de ce fameux best-seller. Revenue de pas mal de choses, sans but, Jeanne Cordelier se paie la surprise désarmante d'un coup de foudre. L'homme est Suédois, marié et papa. Ils s'épouseront, auront un fils et inventeront ensemble une version aimante de la famille recomposée. En vrac et avec sa langue de voyou, Jeanne Cordelier raconte ces trente années-là, presque une vie. Les maisons de nomade au gré des postes de coopération du mari. L'écriture – une quinzaine de romans et cinq pièces de théâtre. Les amitiés, les deuils, les cataclysmes du corps et ceux du cœur. Entretien.

Le mot qui vient en vous lisant, c'est «intrépide». Ça colle?

Jeanne Cordelier: (rires) Oui, je crois que je le suis, dans beaucoup de domaines. Si on n'est pas intrépide en écriture, on fait de la bouillie... Moi j'ai envie de me mouiller: on est là pour oser, pas pour végéter!

Comme Benoîte Groult et nombre de femmes, vous utilisez votre vie intime en écriture...

On ne s'en tient pas à raconter des expériences personnelles: c'est un propos universel. Les

hommes se planquent souvent derrière des gros bouquins qui ne veulent rien dire. Bien sûr, c'est passionnant, la politique ou l'histoire... Mais c'est pas là qu'on ouvre son corsage et qu'on dit: «c'est moi!» Le couple, la maternité et l'écriture, c'est ma Trinité: s'il y en a un qui manque, ça ne marche plus.

Votre liberté de langue, l'argot, c'est un pied de nez à l'Académie?
Je crois que c'est surtout ma langue! Je me fiche de contrarier l'Académie... Mais il se dégage de ces mots une poésie, quelque chose de plus précis.

L'écriture, le couple et la maternité: voilà ma Trinité!

Rencontre avec l'ex-femme de votre mari: vous vous tombez dans les bras. Ça surprend...

Déjà, on était deux: moi je demande à la rencontrer, et elle accepte. On se retrouve, on n'a pas de langue commune. Qu'est-ce qui nous lie? Nous lie un homme qu'on aime toutes les deux, son enfant qui a trois ans, et un enfant à venir, puisque je suis enceinte. Et nous lie un avenir à fonder ensemble. C'était un pari: on a joué, et tout le monde a gagné.

La gourmandise de vivre, c'est ça le secret de votre résilience?

Oui, c'est l'appétit de vivre, et aussi ce que j'appelle ma «part rétive», qui m'a tenue debout. La résilience, c'est difficile d'en parler... C'est être capable de construire sur ce qui a été détruit, et avancer avec l'autre, aimer, ne pas répéter l'histoire.

Onze avortements, et puis la naissance d'un fils. Quel miracle!

Je suis une dure à cuire! (rires)
On m'a dit: vous avez quand même une forte constitution... Mais oui, la résilience est là: cœur meurtri, corps meurtri.

Vous avez monté une pièce de théâtre avec les femmes de la prison de Rennes. Racontez...



«Jamais je n'ai eu honte de m'être prostituée. C'est à eux d'avoir honte.» © SOPHIE BASSOULS

Je voulais leur dire: vous n'êtes pas des bêtes sauvages. Quoi que vous ayez fait, on peut vous aimer vous aussi. Lorsque je les ai rencontrées, c'était ma vie qui les intéressait, pas le bouquin. Ayant été prostituée, je faisais un peu partie des leurs.

A des jeunes prostituées d'Albanie, vous dites la même chose...

Je leur dis surtout: vous devez bannir le mot «honte» de votre vocabulaire. Moi, je ne me suis jamais sentie coupable de m'être prostituée. La tête sur le billot je le crierais: c'est les autres qui doivent avoir honte, c'est mon père qui m'a violée, c'est tout ce qu'on a fait à la femme dans l'histoire. Mais pas nous.

Vous avez enterré vos peurs. Vrai? Avec le temps, on n'a plus la même peur de perdre son enfant, l'homme aimé ou de la maladie. Ça veut pas dire qu'on n'a plus peur... Mais quelque chose nous permet d'arriver au bout du chemin sans ramper. D'être debout encore. |

> Jeanne Cordelier, «Reconstruction», Ed. Phébus, 268 pp.